

Lettre à Mme Chantal Sewbille

Madame, Je réponds à votre lettre parue dans la revue CKM numéro d'Août/Septembre, lettre qui m'a beaucoup ému et me rappelle la noyade de votre fille l'année dernière, dont la nouvelle m'avait bouleversé. Je vous présente mes sentiments de compassion, et d'admiration pour votre courrier dans sa recherche de la vérité et de l'amélioration des choses. Je suis membre d'honneur de la Fédération française de Canoë-Kayak, et je suis l'un des doyens de la pratique que j'ai commencé en 1942. J'ai occupé diverses fonctions de bénévoles depuis 1951 à la Fédération, et suis très sensible aux accidents qui surviennent. Vous avez raison, on ne parle pas assez des accidents, dans le but de procéder à leur analyse bien sûr, pour en tirer des conséquences de sécurité. Toutefois, le journal vous répond par des sentiments de pudeur bien compréhensibles, qui sont aussi ceux de la Fédération. S'y ajoute une réserve fonctionnaire que je comprends aussi. Mais, je suis d'un avis différent, et demeure partisan d'actions plus positives. C'est ainsi que, ayant représenté la Fédération auprès d'un organisme chargé d'analyser les accidents sportifs, j'ai obtenu de la Fédération en 1994, que le recensement des accidents soit effectué, ce qui est réalisé chaque année. Une réunion nationale sur la sécurité a eu lieu au Siège fédéral sur ce sujet le 14 Juin, et j'y assistais. Il a été, bien sûr, question de l'accident de votre fille. D'autre part, on peut lire dans le numéro d'été de la revue CKM un petit chapitre sécurité à la page 11 : " si vous dessalez dans un rapide, évitez de vous mettre debout et de mar-

cher dans le rapide... ". Cette remarque figure dans les précédentes éditions de la revue. Elle est d'importance... Car c'est probablement en marchant sur le fond de la rivière que votre fille s'est coincée le pied entre deux rochers. C'est une malchance incroyable, sur ce bassin utilisé depuis plusieurs années, et qui est d'une petite difficulté, tout à fait adapté à des épreuves pour cadets. En championnat de France de slalom toutes catégories, nous n'avions eu qu'une seule noyade, en 1963 à Embrun, sur la même rivière Durance, mais à un endroit beaucoup plus rapide et volumineux. Le malheureux jeune garçon ne portait pas de gilet de sauvetage. Puisque votre fille était cadette deuxième année, et avait participé l'année précédente, elle avait sa place sur ce bassin. Vos remarques pleines de bon sens ne sont pas toutes applicables de façon pratique. Lors d'un coincement entraînant une immersion, on ne dispose que de trois ou quatre minutes pour une intervention efficace, c'est peu. D'autre part, un bassin peu profond est plus dangereux qu'un bassin où l'on ne risque pas de toucher le fond. Fermer une rivière ? Mais où met-on l'eau qui arrive...et en moins de 3 minutes ? Esquimauter certes est le moyen de sauvetage le plus sûr, à condition de réussir cet exercice à tous les coups. Je terminerai par un appel, quitte à ouvrir une controverse, car je sais que certains ne sont pas d'accord. Le meilleur d'entre nous, François Ciroteau a lancé vers 1985, l'idée que lorsqu'on dessalait dans un rapide, on pouvait se mettre sur le dos et descendre ainsi le rapide jusqu'à sa fin et se récupérer alors. Le but étant de se protéger de coups à la tête et

de se servir des jambes comme amortisseurs envers les éventuels rochers. Le malheureux s'est noyé en pratiquant cette méthode en 1988. Dans une chute, ses jambes se sont prises entre le pied de la chute et une barre rocheuse, et le poids de l'eau de la chute l'a empêché de se dégager. Cette méthode est reprise à mon regret dans le chapitre de sécurité de la revue CKM précipité. Voici la méthode que j'ai apprise au TCF en 1946 :

- D'abord, essayer de prendre appui sur son bateau et de le diriger, au besoin le mettre en banc pour regagner la rive.
- Séparé de son bateau, nager de toutes ses forces bien allongé sur l'eau, le regard vers l'aval, et gagner une rive le plus tôt possible, par mise en bac notamment.

Quelques remarques :

- On n'a jamais vu quelqu'un se casser la tête sur un rocher, car les obstacles forment un bourrelet d'eau protecteur, et on porte un casque.
- La position sur le dos est statique, attitude inadmissible en présence d'un danger. De plus, le corps porteur de gilet et la tête sont flottants, alors que les jambes ont tendance à couler dans cette position. Si on relève la tête pour voir où l'on va, cela a encore tendance à faire couler les jambes.

Je souhaite voir revenir à cet enseignement très simpliste des années 40, en souvenir d'Amélie, si vous le voulez bien, Madame.

Daniel Bonnigal. <

Amélie

Malgré que tu ne sois plus là, ton éternelle bonne humeur restera à jamais gravé dans notre mémoire, à travers les

compétitions et stages que nous avons partagés, à travers la traditionnelle potée du club où on s'amusait bien, à travers les petites discussions pendant que les autres faisaient leur footing. Nous pensons à tes parents et à toute ta famille. On t'aime Amélie, nous ne t'oublierons jamais.

Nedelec, Gwenhael Lamour, Fanny Kerambrun, Nolwenn. <